

Vienne le 29 Juillet 1831.

Lord Cowley se rend à Londres, Cher
 Pinau, et je ne puis le laisser partir, sans
 vous remercier de la lettre gracieuse et amicale
 que vous m'avez fait parvenir par Mr. Wm
 Jersy, et de l'intérêt que vous continuez à
 prendre à ce qui me regarde. Mes anciennes
 relations avec Lord Cowley ont été - malheureusement
 trop tard pour moi - entièrement rétablies pendant
 la dernière année de son séjour à Vienne,
 et nous nous quittons avec des regards mutuels,
 aussi vifs que fixés.

Content des succès, que j'ai eus
 dans le cas de lui rendre dans toutes les
 époques de sa mission, et m'a promis d'em-
 ployer tout ce qu'il lui reste de crédit, pour
 obtenir des Ministres, malgré les difficultés
 du lieu et des circonstances, une partie au-
 moins des succès, que Mr. Arbuthnot en avait
 si positivement fait espérer; et comme il fait
 que le succès de ses démarches ne vous fera
 point indifférent, il vous en parlera sans
 doute; et si, soit en l'encourageant dans

Les bonnes intentions, fait en y coopérant vous-
même, vous pouvez faire quelque chose pour
mon soulagement, je suis persuadé, que
vous ne m'oublierez pas.

Je n'ai pas le courage, de
vous parler des affaires publiques. Je ne
fais pas de ceux, qui se livrent à un
désespoir absolu; et dans mes conversations
et discussions journalières avec le Prince de
Metternich, trop disposé à croire le mal sans
remède, et à voir la fin du monde dans
tout ce qui se passe en Europe, je ne
cette de combattre les vices pressentiments
qui l'accablent depuis quelque temps. Mais
il n'en est pas moins vrai, que lorsque,
fatigué du spectacle, que présente la France,
l'Italie, notre chère Allemagne, et certains
parties même de notre Monarchie, je porte
mes regards sur la révolution, qui se
prépare en Angleterre, et dont je suis
le développement avec une anxiété profonde.



je me ferai succomber moi-même jour le jour
du présent, et pour les dangers incalculables
de l'avenir. Si meliora quis!

Lord Cowley croit, que son
successeur n'arrivera à Vienne, qu'après l'issue
des débats sur la reform-bill. Je regarderois cela
comme un grand inconvenient, et, qui plus est,
comme un manque d'égards pour notre Cour.
Traiter d'affaires avec Forbes, seroit une chose
tout-à-fait ridicule; et l'interrègne sera par-
consequent une époque de stagnation complète.
Je fais bien, que les Ministres Anglais ne
s'arrêtent pas beaucoup à des considérations
pareilles; mais vous savez les apprécier; et
si vous pouvez contribuer à accélérer le
départ de Lamb, vous rendrez, je crois,
un service essentiel à l'un et à l'autre
cabinet.

Il n'a pu être encore déterminé
qu'on de nommer quelqu'un pour Porter
Mais je vous prie instamment, de ne pas
perdre une occasion, pour écrire en faveur
du pauvre De Witt. Engagez aussi



Wolffburg à la fin, et veuillez dire à Charles,
que je lui pardonne de ne pas avoir répondu
à mes deux lettres, et que je ne lui aime
pas moins, pourvu qu'il mette le Roi d'Angleterre
à la raison, et qu'il aide à combiner la conférence
de Londres à un dénouement tout fait honorable.
Je veux du bien à cette conférence, et j'en ai
été le défenseur perpetuel, (y compris même
auprès de Louis et de Jérome Talleyrand)
avec une bien injuste fierté.

Adieu, mon Prince,
l'assurance renouvelée de mon dévouement
invariable, et de mon bien faire attentivement

Geny